

Classie au pays des macaques
Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier

Diane Godin

Number 84 (3), September 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25452ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (1997). Review of [Classie au pays des macaques : *Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier*]. *Jeu*, (84), 12–14.

DIANE GODIN

Classie au pays des macaques

If I had possession
over judgment day
If I had possession
over judgment day
Lord, the little woman I'm lovin' wouldn't
have no right to pray

Robert Johnson

Classie a trouvé son nom dans le port, sur une caisse de marchandise adressée à Classie Molitor Jr. Sans cœur ni mémoire, ce jeune marin débarque quelque part entre le sud de la Louisiane et le nord des Caraïbes où Donna, une vendeuse d'huîtres, lui met un mollusque – plein « de petits détails » « ou de secrets » – à la place du cœur. Pendant son séjour dans ce lieu innommé, il se liera d'amitié avec Meaux Lastie et DeVille, tombera amoureux d'Eugénie, une « poupée créole » qui écrit des messages sur des pétales d'azalées qu'elle met en bouteille avant de les confier à la mer, et fera la rencontre de Gustave



Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier

TEXTE D'ÉRIK CHARPENTIER. MISE EN SCÈNE : JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER, ASSISTÉ DE JEAN GAUDREAU ; SCÉNOGRAPHIE ET ACCESSOIRES : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : LINDA BRUNELLE, ASSISTÉE DE MIREILLE TREMBLAY ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; MUSIQUE ORIGINALE : LUC BONIN, EN COLLABORATION AVEC NICOLAS LETARTE. AVEC MICHEL BÉRUBÉ (CLASSIE MOLITOR JR), ELLEN DAVID (DONNA), STÉPHANE DEMERS (GUSTAVE MAUVAIS), JEAN HARVEY (DEVILLE), CHARLES MAHEUX (MEAUX LASTIE), LUCIE PAUL-HUS (EUGÉNIE ZERANGUE) ET LUC BONIN, JEAN HARVEY ET NICOLAS LETARTE (LES DÉFUNTS CRÉOLES). COPRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, DU CERCLE VICIEUX ET DE MOMENTUM, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 17 JANVIER AU 13 FÉVRIER 1997.

Lucie Paul-Hus (Eugénie) et Michel Bérubé (Classie) dans *Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier*, d'Érik Charpentier, présenté au Théâtre d'aujourd'hui. Photo : Yves Dubé.

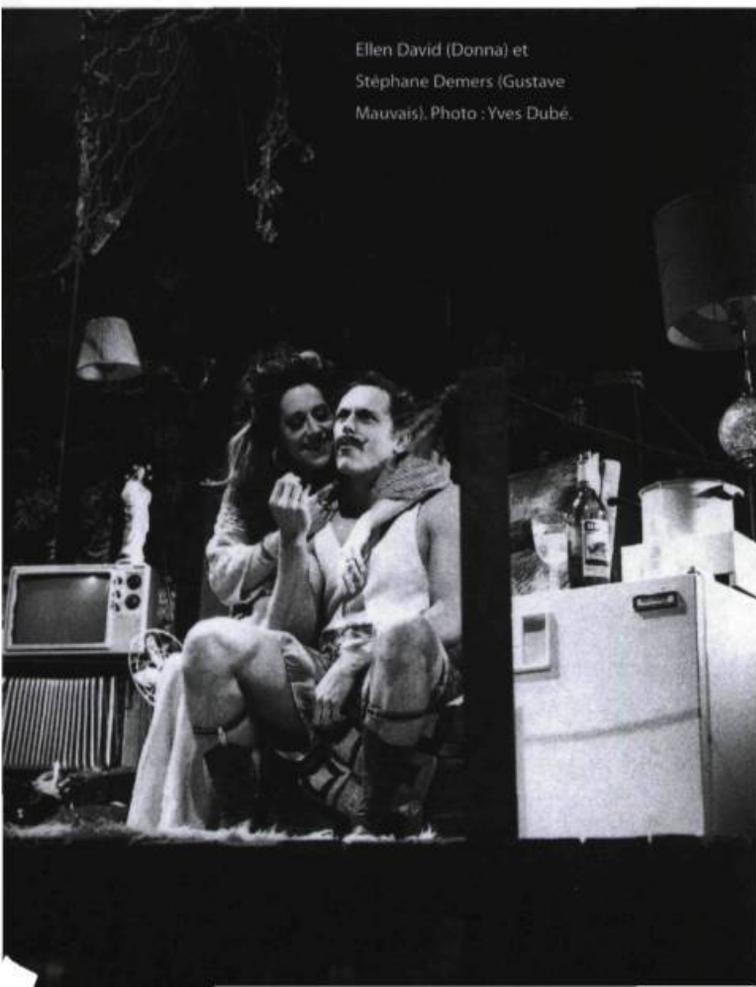
Mauvais, un pétulant et détestable Français, revendeur de drogues et propriétaire d'un cimetière de macaques...

L'univers d'Érik Charpentier, on le voit, n'est pas dépourvu d'étrangeté et de fantaisie. Un peu comme Alice, l'auteur louisianais n'hésite pas, en fait, à traverser le miroir pour nous présenter un théâtre de l'exil, onirique, hybride et musical où les mots, comme les pétales d'Eugénie, voguent d'image en image au gré du vent et des marées. C'est pourquoi on ne peut guère résumer l'histoire de *Si j'avais la seule possession dessus le jugement dernier*, ce type de théâtre relevant davantage d'une sorte de dérive à la fois musicale et imaginaire qui se détourne de toute rationalité et exige, par le fait même, une certaine dose d'abandon de la part du spectateur. Or j'avoue m'y être abandonnée avec plaisir ; ce « merveilleux gumbo », pour reprendre les mots du metteur en scène, je l'ai apprécié sans réserve, acceptant volontiers de plonger dans cet océan baroque comme on participe à une fête un peu folle et enivrante. Et c'est bel et bien le terme « baroque » qui sied le mieux à ce spectacle, où se mêlent le haut et le bas, la poésie et le prosaïsme le plus vulgaire, le réel et le surréel, les morts et les vivants, tout cela dans une langue joyeusement métissée qu'accompagne, sur scène, la musique de Luc Bonin et de ses Défunts Créoles.

Aussi me semble-t-il quelque peu réducteur de parler ici – comme certains critiques l'ont fait¹ – d'une esthétique essentiellement bédésèque, comme si certains aspects caricaturaux présents dans le spectacle permettaient de conclure à cette seule référence. Que l'animal soit étrange et parfois désinvolte, ce n'est là, en somme, qu'une façon de danser sur la musique des bayous comme sur cette terre de « macaques ».

L'unique personnage véritablement caricatural, dans cette pièce, est le très coloré Gustave Mauvais, grotesque reliquat des conquérants français, qui s'accroche à un semblant de « possession » à la fois sur sa communauté, sur sa langue et sur l'affection que lui porte sa « tendre et chère épouse » Donna. Mais cette dernière, excédée par de vaines promesses et l'existence minable qu'elle mène depuis des années (des filets de pêche ornent encore le plafond de son domicile...), ne tarde pas à lui servir un certain nombre de vérités dont la subtilité est à peu près aussi douteuse qu'un tir de mitraillette. Ellen David, en Donna, offrait ici une

1. Notamment Patricia Belzil dans son article sur le FTA qui paraît dans ce numéro.



Ellen David (Donna) et
Stéphane Demers (Gustave
Mauvais). Photo : Yves Dubé.

performance étourdissante, mordant dans ce texte « français » avec un aplomb digne d'un solo de guitare², tandis que son Français de mari, interprété avec brio par Stéphane Demers, tentait de retrouver l'accord conjugal en y allant de ses « But bébé... » pour finalement constater, pathétique et vaincu, que sa femme l'a quitté « dans une langue étrangère »...

À l'opposé de ces personnages truculents et vulgaires (cette vulgarité étant tout à fait recevable, dans la mesure où ces personnages représentent le « bas »), le couple que forment Classie (Michel Bérubé) et Eugénie (Lucie Paul-Hus) baigne dans un lyrisme presque éthéré. De fait, le personnage d'Eugénie, très touchant, a quelque chose d'irréel ; elle semble flotter à la dérive, comme les bouteilles qu'elle envoie à ses « gondoliers », et possède la légèreté de ces pétales de fleur qu'elle nomme fort joliment des « taches de fille ». Ce personnage fantasmagorique arrive d'ailleurs sur scène par le haut, à l'aide d'une corde, et remonte accroché à un filet de pêche après avoir été assassiné par Gustave Mauvais. La beauté, le lyrisme sont ainsi rattrapés, capturés par le bas dans l'univers de Charpentier où, du reste, un objet aussi banal qu'un filet de pêche, selon qu'il emporte Eugénie ou qu'il pende au plafond du salon des Mauvais, peut à la fois servir un propos naïf³ et s'inscrire dans une esthétique kitsch.

**La beauté, le lyrisme
sont ainsi rattrapés,
capturés par le bas
dans l'univers de
Charpentier [...]**

Ce foisonnement de contrastes dans le ton et le style avait tout pour plaire à Jean-Frédéric Messier, qui est allé jusqu'au bout de l'aventure, sans aucune retenue. Le texte de Charpentier, on l'a dit, est tout sauf conventionnel : dans cet univers onirique, des melons tombent littéralement sur scène, une poupée créole monte au ciel, les hommes font un barbecue ou du café, et les macaques dansent sur la musique des Défunts Créoles... Les lois de la gravité, en somme, ne sont plus aussi assurées, et le réalisme côtoie le surréalisme le plus fou. Or Messier a opté pour une mise en scène qui respecte le caractère à la fois fluide et très concret du texte, faisant évoluer Classie le marin (Michel Bérubé, excellent) et les personnages qui gravitent dans sa bulle de rêve sur une scène recouverte de terre ; ce lieu de passage qui n'est peut-être, en fin de compte, qu'un espace imaginaire. **■**

2. « Pis asteur aussi !... C'te maudite langue que tu me fais parler !... What the fuck went through your motherfucking mind Gustave ! ?... It ain't because ça parlait la langue ici depuis toutes ces années, qu'il a fallu que moi je l'apprenne !... I can't even be my fucking self because of that !... donne-moi une raison, just give me one motherfucking reason pour parler la langue Gustave ! »

3. Il y a en effet quelque chose, chez cet auteur, qui s'apparente à l'art naïf.